

ZÉRO

LA CHUTE DES CORPS

« Or, voulant paraître plus savants que les autres, avec moins d'effort et d'intellect, et sans risquer de perdre leur crédit, les éphectiques prétendirent donc que l'on ne peut rien déterminer puisque l'on ne connaît rien, et que, par conséquent, ceux qui croient comprendre et parlent affirmativement, délirent plus encore que ceux qui ne comprennent ni ne parlent. Les seconds, dits pyrrhoniens, pour paraître archi-savants, dirent qu'on ne peut même pas comprendre ce que les éphectiques croyaient comprendre, à savoir que rien ne peut être déterminé ou connu. Ainsi, alors que les éphectiques disaient que ceux qui croyaient comprendre, ne comprenaient pas, les pyrrhoniens comprennent maintenant que les éphectiques ne comprenaient pas si les autres, qui croyaient comprendre, comprenaient ou non. Maintenant, il ne reste plus à ajouter à la supériorité de leur sagesse que ceci : nous savons que les pyrrhoniens ne savaient pas que les éphectiques ne savaient pas que les dogmatiques, qui pensaient savoir, ne savaient rien. »

Giordano Bruno, à qui on ne la fait pas¹

¹ G. Bruno : *Cabale du cheval pégaséen*, Londres 1585. Trad. Tristan Dragon, Paris, Les Belles Lettres 1994. Troisième dialogue.

I

Agrippés l'un à l'autre par les bras, par les jambes, Karine et moi chutions dans le grondement monumental du gouffre. Désireux de savoir ce que devenaient les autres, je me retournai. Je vis quatre paires de pieds gigoter, à quelques mètres seulement. Je pédalai pour les rejoindre, Karine toujours accrochée. Mais nous n'avions aucune prise sur ce fluide, et bientôt, nous constatâmes, impuissants, que nous nous éloignions de nos amis. Ils rapetissèrent, dérivèrent vers la gauche, accélérèrent, ralentirent, firent une pirouette et disparurent dans un nuage d'encre. Dès ce moment, et jusqu'à la fin de ce chapitre Un, nous ne fumes plus que tous les deux.

Au début, tout alla à peu près bien ; nous tombions enlacés, ce qui n'est jamais désagréable. Nous nous découvrons, avec un petit amour, tout décoiffé par les événements, qui nous virevoltait autour, c'en était presque charmant. Bientôt, cependant, il y eut un son nouveau, assez inquiétant, et même impressionnant, dont l'intensité augmentait avec notre vitesse. Le son de notre chute.

Cette matière, qui portait les dalles et ne voulait rien porter d'autre, au fur et à mesure que nous tombions dedans de plus en plus vite, devenait de plus en plus visqueuse, ce qui générait autour de nous un vent toujours plus fort.

Jusqu'au moment où l'écoulement de l'air hurla comme un démon qui aurait vu le Bon Dieu : déchirement de météore, aussi massif qu'une cataracte, qui donnait l'impression d'être à proximité d'un réacteur au point-fixe.

Plus moyen de se parler, alors, sauf à se boucher une oreille, et coller l'autre contre la bouche du partenaire. Mais comme le vent cherche, pendant ce temps, à enfoncer les yeux dans les orbites, à retourner les paupières et à faire clapoter les babines, il faut impérativement maintenir toutes les écoutes bien fermées. Par conséquent, on ne voit plus rien. Fin des petits bisous.

Il n'est pas très facile, dans ces conditions, de viser une bouche, surtout avec une oreille. Sans compter que lorsqu'on est deux à vouloir parler, ça prend du temps, et c'est toute une histoire :

Oreille A bouchée ; oreille B collée aux lèvres du partenaire, lequel, paraît-il, a quelque chose à dire. Ce dernier, rendu évidemment un peu nerveux par les rugissements de la chute interminable, bafouille, galpit, hurle et postillonne dans votre esgourde qui n'en peut mais.

On comprend mal, par conséquent. On veut alors faire répéter. Très mauvaise idée : il faudra ouvrir les yeux, faire des signes au partenaire, partir à la recherche d'une oreille libre ou en passe de l'être... Croyez-moi, suivez mon conseil : avant de vous lancer dans une telle aventure, respirez un grand coup et faites le vide.

Car il y aura des contorsions ; il faudra obturer en catastrophe un conduit inopinément débouché pour une raison quelconque (bras lancé à la recherche d'une prise, envie de se gratter) ; votre interlocuteur, qui n'aura, bien entendu, pas encore saisi qu'on voulait lui parler, tiendra ses orifices hermétiquement clos, ce qui ne vous rendra pas joyeux. Gestes frénétiques et grincements de dents ; frustrations en cascade, cris ! Peut-être même faudra-t-il que vous mordiez un peu.

Enfin, miracle miracle, une oreille s'offre. Mais, par une fatalité qui n'a strictement rien de singulier, il apparaît que c'est la mauvaise : vous n'êtes pas du bon côté... Comme il y a des limites à votre souplesse, vous préférez alors vous arranger pour faire comprendre à votre camarade qu'il doit changer d'oreille. Humeur du camarade. Pendant ce temps, la chute, qui ne ralentit pas, vous fait claquer des mâchoires tandis que vos orteils commencent à vibrer, ce qui vous chatouille et vous déconcentre.

Quand, au bout d'un laps de temps lamentablement étiré, vous finissez, exténué, par être en position de communiquer ce que vous vouliez dire, vous vous rendez compte que vous avez oublié ce que c'était. Aussi vous hurlez dans l'oreille écouteuse : « J'AI OUBLIÉ !!! », ce qui fait toujours plaisir.

La personne en face, naturellement un petit peu agacée, manifeste alors l'intention de faire un commentaire bien senti sur, par exemple, le rendement du couple contorsions/communication, qui est pire qu'infect et trahit sans doute une baisse phénoménale de QI chez certains. Comme vous êtes docile et que vous avez compris qu'on cherchait à vous causer, vous vous préparez à recevoir cette belle parole. Pour cela, vous commencez par tricoter des bras dans tous les sens, tandis qu'oreilles et paupières claquent dangereusement au vent.

Au bout de trois aller-retours, on en est à s'enguirlander à coup de monosyllabes et de cris primaux. Mais comme le vent hurle plus fort que tout le monde, c'est encore lui qui gagne ; tandis qu'on enrage et qu'on abandonne.

Et tout ça dans l'ombre ! Voyez, mortels, les héros aux prises avec les dieux joueurs. Nous finissons par nous taire pour de bon, et le temps passe.

Après avoir compté jusqu'à mille, je me dis qu'on a sans doute franchi trois fois le mur du son, et la pression de l'air oblige maintenant à compenser. Pour ce faire, il faut, en principe, se pincer le nez et souffler dedans. Mais qui oserait, à ces vitesses, décoller les pouces de ses oreilles, sentirait ses tympanes se rejoindre quelque part dans un endroit où il ne faut pas, aussi évitons-nous tout geste inconsidéré.

Offrez, si cela vous arrive, offrez vos narines au vent ; c'est à dire, mettez-les en plein sur son passage. Elles se gonfleront comme des voiles, et vos sinus prendront de l'ampleur. Difficile de rester enrhumé après ça : tout ce qui était dedans gicle par les endroits les plus inattendus ; attention derrière !

Ensuite, soufflez, soufflez très fort, avec la ferme intention de recracher de l'air par ces deux orifices que la tempête visite avec ardeur. Vous n'y arriverez pas, mais vos trompes d'Eustache grimperont en pression, ce qui équilibrera, il faut l'espérer, vos tympanes. Et donc voici le spectacle : deux personnes à bout de nerfs, entrelacées par les jambes, les bras entortillés autour des têtes, se bouchent les oreilles et tendent le nez à la bourrasque. N'est-ce pas romantique ? On ne regrette pas ce beau voyage.

II

Et le paysage, que devenait-il ? Impossible de savoir ce qu'il y avait devant, il aurait fallu pour cela ouvrir les yeux en pleine face de la tempête. Donc, petits curieux, nous regardions, en entrouvrant prudemment les sabords, uniquement vers l'arrière. Ce que nous découvrions était parfaitement inexplicable. Au loin, une grappe d'hominidés gesticulait comme un buisson de poulpes, en ombre chinoise sur un globe lumineux qui semblait se rapprocher mais ne nous

doublait jamais ; peut-être grossissait-il dans l'intention d'éclater. Des chimères faisaient la course avec nous ; l'une, qui avait la tête d'Évika, nous dit par télépathie cette phrase fétiche de la vieille mambo : « comme on fait son lit, on se couche ». Puis elle nous dépassa en pleurant, et je la perdis de vue.

Arrivèrent ensuite les masques de Niko, ceux qu'il avait eus jadis chez lui, avec leurs regards pensifs, vaguement hallucinés, et leurs cimiers extravagants. Ils dansèrent une espèce de ronde lente autour de nous, et prononcèrent ceci : « Seuls au monde dans un océan de mystères, accroupis auprès du feu avec la nuit qui bruisse autour d'eux, ils regardent le repas cuire ! » avant de freiner d'un seul coup et de se dissoudre.

Puis il y eut un gros moustique, de la taille d'un poney, mais bête comme une savate ; en bataillant avec cet imbécile, je faillis me décrocher de Karine. Il voulait à toute force nous piquer. Son corps semblait recouvert de billets de banque ; à chaque coup de poing que je lui assenais, il perdait des pièces de monnaie qui brillaient un instant, comme des écailles de papillon, avant de disparaître au loin. Un coup de pied dans une de ses ailes l'envoya rebondir sur une paroi. Il explosa dans un nuage de petits éclats scintillants.

Le temps passant, je me rendis compte qu'en fermant les yeux rien n'arrivait plus, tandis que dès que je les ouvrais, toutes sortes de bêtises affluaient, dont le moustique n'était pas la plus grotesque. Aussi ne regardai-je plus rien, et les choses se calmèrent d'elles-mêmes.

Épuisés, nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre. Nous rêvâmes que nous nous disputions. Karine voulait absolument me faire admettre que j'avais été en-dessous de tout : quand il s'était agi de négocier avec Hassan et Arturo, à la roche aux Ancêtres, si elle n'avait pas été là pour arrondir les angles, rien ne se serait dénoué ! Si elle n'avait pas correctement interprété les phrases bizarres des archives, nous en aurions été encore à chercher une pyramide !

Tandis que je lui rappelais qu'elle n'avait pas, elle, répondu à des tests, et que j'en étais venu à me demander si, un jour, elle avait été véritablement utile dans ce projet... En fait, elle n'était qu'une sorte de Guanabo interactif, tout aussi inefficace, mais plus coûteuse à entretenir. Absolument tout aurait pu se passer de la même manière si elle n'avait jamais été là.

Tout en rêvant nos quatre vérités, mensonges et mauvaise foi, nous tombions, et je ne voulais pas la perdre, même si elle me faisait braire à un niveau rarement atteint ; je commençais à avoir envie de la battre. Et, bon sang, pourquoi les filles veulent-elles toujours avoir le dernier mot ?

III

Il était une fois deux amants entrelacés qui chutaient comme des météores. Ils rêvaient une scène de ménage, alors qu'ils n'avaient encore jamais vécu ensemble. Ils s'engueulaient, ils se battaient, ils cassaient des assiettes ; ils se haïssaient sans limites, mais ils s'adoraient aussi, sans comprendre pourquoi. Et puisqu'ils n'avaient pas d'autre partenaire sous la main, ils rêvèrent peu à peu qu'ils auraient pu tomber sur pire, et que ce carrosse, transformé en citrouille véreuse, était tout de même, quoique malodorante, une correcte citrouille. Ils finirent par rêver sur deux fronts, chose impossible à des terriens faits de chair.

Sur le front de l'est, ils s'assassinaient de reproches amers, et pleuraient sur leur grand amour détruit, les illusions parties en fumée et remplacées par la gadouillasse ordinaire du balai plein de rouleaux de poussière, de la cuisine sale, de l'aspirateur qui pue et des poubelles à descendre. Sur le front de l'ouest, ils s'aimaient en dépit de tout, avec obstination, et il n'y a rien d'autre à dire.

Sur le front de l'est, les fesses s'engraissaient ou prenaient un petit air chagrin, culs blancs à boutons rouges ; les poitrines fondaient, les ventres faisaient des ballons par dessus les ceintures. Les cheveux tombaient, les haleines devenaient déplorables. Mais sur le front de l'ouest, ils tenaient parole, ils s'étaient fidèles, ils s'étaient entrepardonnés, et leur tendresse l'un envers l'autre se renforçait comme un baobab qui se fait pilier sous le ciel.

Leurs corps se tenaient au milieu, entre les deux batailles, encore indécis du sort de chacune. Puis les fronts furent enfoncés, et ils leur fallut prendre une décision. Ils la prirent à deux : et ce qu'il décidèrent ouvrit toute grande une porte.

Par trois fois, comme une marée, afflua sur les deux êtres endormis le rêve de toute une vie morne et moyenne, pleine d'espoirs non réalisés, pleine de corvées, d'échecs, de petitesesses, de reculades, mais aussi de pardons, de caresses, de longs câlins silencieux. Par trois fois, au moment du divorce, au milieu des avocats, des incidents infâmes, ils dirent non : nous continuerons ensemble, parce que nous sommes têtus et qu'on vous emmerde.

Et quelle était cette forteresse du haut de laquelle ils narguaient ainsi le long siège des vicissitudes ordinaires ? Quelle était leur chambre secrète ? Quelle était leur chapelle ?

Quelle idole y régnait, qui leur donnait tant de force que pendant trois vies complètes ils résistèrent, malgré les pets, les ronflements, les remarques traditionnelles, les horripilants petits tics et les tocs insupportables ?

C'était le chien des carrières. Nous tiendrons la parole donnée, jusque dans les naufrages, jusqu'au milieu des décombres. Comme le chien, le conjoint nous a donné sa vie ; lui aussi s'est pelotonné en boule, au chaud dans notre cœur. Nous ne le délogerons pas.

Nous ne serons pas traîtres à l'exemple de celui qui jeta sa bête dans le puits comme on l'abandonne aux ordures ; nous ne tromperons pas l'espoir mis en nous, car nous ne sommes pas comme cet évêque qui fit un bon mot pour saluer l'holocauste de ses pauvres dans la grange vide. Nous sommes droits, et nous assumons, encore, et encore, et encore ; et si les dieux n'en peuvent plus de notre espèce, nous continuerons d'être dignes car c'est là notre volonté et notre devoir vrai. Est-ce assez clair pour vous ?

Ainsi, déboucha, dans la vaste caverne du fourmilion, une espèce de statue inattaquable, un Janus fabriqué dans un acier trois fois passé au feu, et victorieux trois fois. C'était une si peu comestible *pyramis* que le fourmilion la

vomit le plus vite possible, et la recracha dans le temps et dans la matière, où les deux amants se réveillèrent, éberlués, Adam et Ève tombés du ciel, ne sachant rien, ne croyant plus, mais décidés à bien faire l'un pour l'autre et pour tous les autres, car tel était leur bon plaisir.

